

GINEVRA BOMPIANI

Pomme



LIANA LEVI



Ginevra Bompiani, à Paris, le 1^{er} juin.

Le clavier des émotions

Rencontre avec Ginevra Bompiani



Recueilli par **CLAIRE
DEVARRIEUX**
Photo **MANUEL BRAUN**

Plusieurs fils s'entrecroisent avec élégance dans le nouveau livre de l'Italienne Ginevra Bompiani, le merveilleux *Pomme Z*. L'un est la fonction du langage, barrière, sésame, armure ou maison. L'essayiste et poète espagnol José Bergamín (1895-1983) «*parlait longuement, en véritable érudit, mais il parlait avec tout le monde de la même manière*». Bergamín avait été rencontré par l'intermédiaire de Florence Delay, amie dont les ouvrages mentionnent souvent «*Ginevra B.*».

Qu'est-ce qu'une conversation réussie ? C'est un moment de compréhension. Ginevra Bompiani célèbre deux échanges parfaits, l'un avec Gilles Deleuze lors d'une soirée, l'autre avec une vieille dame en Bosnie, alors même qu'elles ne disposaient d'aucun mot en commun. Cette rencontre est le point culminant de «*La piste*», au début de *Pomme Z*. On est en pleine guerre de Yougoslavie. Ginevra Bompiani a passé une annonce dans un journal afin de récolter tout un stock. Une camionnette, un chauffeur, des vivres, des couches, du shampoing, et la voilà partie. Objectif : les réfugiés de Srebrenica.

L'expédition, assez folle, réussie dans les faits comme dans le récit, est l'occasion d'un autoportrait de l'auteur en patricienne milanaise. L'autorité, l'intelligence, l'audace : personne ne résiste, le lecteur pas plus que le chauffeur. Mais un humour froid et une lucidité au bord du désenchantement intriguent. Des théories concernant l'émotion, qui surgissent ensuite de page en page, achèvent de rendre le personnage très attachant.

L'émotion pure sied à la jeunesse, écrit en substance Ginevra Bompiani (née en 1939). Elle peut devenir, avec la vieillesse, «*maladie mortelle*». C'est arrivé à une de ses amies peintres, ravagée par la passion à un âge où on ne la supporte pas.



**Ginevra
Bompiani,
à Paris,
le 1^{er} juin.**

PHOTO MANUEL
BRAUN



LIVRES/ À LA UNE

Rencontre avec Ginevra Bompiani

Suite de la page 41 Par discrétion, cette amie n'a pas de nom dans l'histoire qui lui est consacrée, de même que, pour d'autres raisons, parce que trop proche, un dénommé Giorgio n'a pas de patronyme. Comme il travaille à un livre intitulé *Stanze*, on aura reconnu Agamben.

L'autre Giorgio, Manganelli, est évoqué à travers sa ponctualité maniaque. Dîner chez les Calvino qui l'ont invité avec le couple Malerba. «*Ce fut un désastre. Manganelli arriva bien avant les autres, il voulait manger tout de suite, il dina tout seul, servi par les Calvino ébahis et s'en alla très grossièrement avant que le reste des convives passe à table.*» Elsa Morante avec amphétamines et chat, Anna Maria Ortese aux prises avec le dénuement, Pasolini conseillant de lire Gadda, Ingeborg Bachmann «*pendant la longue saison des années soixante, fébriles et nonchalantes*», Sonia Orwell abandonnée par Marguerite Duras au moment où elle aurait eu besoin d'elle : ces héros de la littérature, saisis avec «*une curiosité humaine, plus que culturelle*», apparaissent et meurent dans ce petit livre inépuisable.

Pomme Z succède à un roman vif, acide, *la Station thermale*, chez le même éditeur, Liana Levi, après six autres textes au Seuil, chez Gallimard et Verdier, traduits pour la plupart par René de Ceccatty. C'est chez Liana Levi que *Mal de pierre*, de Milena Agus, a connu un succès remarquable, lequel a relancé la carrière du roman en Italie.

L'auteur a été découverte par Ginevra Bompiani, éditrice à l'enseigne de Nottetempo. Son père, Valentino Bompiani (1898-1992), créa la maison prestigieuse qui porte son nom, fut celle de Proust et de Nabokov, de Moravia, d'Umberto Eco juste avant *le Nom de la rose*.

Peut-être y aura-t-il des lecteurs déconcertés par le titre, *Pomme Z*. Cela sonne mieux en italien, *Mela zeta*. Mais les lettres, en français, sont réduites à leur plus simple expression. Alors, va pour Z. Effectuer «*Pomme Z*», sur un clavier, c'est rétablir la phrase ou le paragraphe qu'on vient d'effacer, revenir à une étape antérieure. Ginevra Bompiani l'appelle «*la touche salvatrice*». Rencontre dans son pied-à-terre parisien du V^e arrondissement, avec une septuagénaire juvénile.

Ce premier volume de souvenirs en annonce-t-il d'autres ?

Je ne crois pas, je ne sais pas, je ne l'ai pas pensé comme un premier volume, et même pas comme un volume de souvenirs. Il s'est construit, au fur et à mesure, sur les rencontres avec quelques personnes qui ont été très importantes dans ma vie, que j'ai perdues, et que je voulais montrer. Il y a un genre de livres que j'aime beaucoup, où quelqu'un de vivant rencontre un autre vivant et le décrit. Par exemple Janouch qui parle de Kafka, Tchoukovskaïa qui parle d'Akhmatova. Toutes proportions gardées, c'est ce que je voulais faire, montrer des êtres vivants, tels qu'ils étaient en dehors de leur

œuvre, et de ce qu'on sait d'eux.

Giorgio Manganelli est le plus original...

Manganelli était tellement drôle que ses amis, peu après sa mort, ont organisé une rencontre publique pour parler de lui, on était tous très tristes, et on a ri aux éclats tout le temps. Parce qu'on ne pouvait pas raconter quelque chose de lui qui ne fasse pas rire.

Je l'ai rencontré en 1963, à une fête que mon père donnait, dans notre maison au bord de la mer, en l'honneur du groupe 63. Le groupe était né cette année-là, d'où son nom, il avait décidé de rompre avec la tradition littéraire italienne, de façon très décidée, et même parfois un peu brutale. C'était, disons, l'avant-garde, le retour à la forme pure, à l'abstrait, à la recherche, tout ce qui, aujourd'hui, a disparu : on est revenu, bien ou mal, à la tradition. Le plus important dans le groupe 63, le meilleur, était Manganelli. Il y avait aussi Nanni Balestrini, Edoardo Sanguineti, Carla Vasio, la seule femme, qui vient de publier, à 94 ans, un très beau livre. A l'époque, je commençais à écrire, ils m'avaient demandé de les rejoindre, je ne l'ai pas fait. Ce n'était pas formel, mais on appartenait ou pas, on était, ou pas, reconnu par eux.

Vos parents recevaient beaucoup ?

Oui. Nous vivions à Milan, où était la maison d'édition, comme presque toutes les autres, sauf Einaudi qui était à Turin, et nous passions l'été

à Lerici, en Ligurie. Mes parents recevaient à Milan et à Lerici.

Ils étaient mondains, ou accueillants ?

Entre les deux. Ils accueillait très bien leurs amis. Cela ne veut pas dire que leurs maisons étaient ouvertes – à mes amis par exemple ! Ils recevaient bien, ils étaient très charmants.

Avec beaucoup d'argent ?

Avec de l'argent. C'était la bonne bourgeoisie, surtout ma mère, qui appartenait à la bourgeoisie milanaise, tandis que mon père appartenait à une famille de militaires. Son père était général. Il n'avait pas d'argent au départ, ma mère l'a un peu aidé quand il a monté sa maison d'édition en 1929, et, pendant très longtemps, ça a bien marché. Ma mère ne travaillait pas. Une seule fois dans sa vie elle a travaillé, elle a traduit *le Petit Prince*.

Dans *Pomme Z*, vous vous dites «*dilettante*». Vous avez consacré toute votre vie aux livres. Où est le dilettantisme ?

Dans le plaisir. Dans le fait que ce que je fais, je le fais tant que ça me plaît, et tant que je peux inventer quelque chose. Et quand cela devient moins inventif, et que je m'amuse moins, je laisse. Il est exact que je me suis occupée de livres de plusieurs manières toute ma vie. J'ai traduit, j'ai écrit, j'ai enseigné l'anglais et la littérature comparée pendant vingt ans, et au bout de vingt ans, quand j'ai eu l'impression que j'allais me répéter, j'ai arrêté. Deux



ans après, j'ai créé la maison d'édition Nottetempo, puis je l'ai cédée, pour les mêmes raisons.

Votre attachement pour la langue anglaise et pour la langue française est-il le même ?

Pas du tout. La langue française m'est très naturelle, j'ai parlé français un peu avant l'italien, j'avais une nourrice piémontaise et les Piémontais parlent français – avec un très mauvais accent, mais ils parlent français. A 8 ans, on m'a envoyée dans un home d'enfants en Suisse, j'ai été obligée de parler français pendant deux ans. C'était rude, j'ai l'impression d'avoir fait mon service militaire. Mais je ne supportais pas l'air de Milan, donc on m'a envoyée à la montagne.

Vous auriez pu faire de la langue française votre métier ?

J'aurais pu. Je ne sais pas pourquoi je ne l'ai pas fait. La seule raison est que j'avais envie d'écrire sur la littérature anglaise – et j'en ai fait mon premier livre –, Jane Austen, Emily Brontë, Stevenson, Conrad, Virginia Woolf – plus que sur la littérature française. Mais c'est vrai que le français m'est beaucoup plus familier. A la fin du lycée, je suis venue en France, et puis j'ai passé huit ans à Paris. D'abord en étudiant, puis en travaillant, comme lectrice d'italien à Dijon. En Angleterre, j'ai vécu un an, lectrice à l'université de Brighton. J'aurais dû être francisante, mais j'ai toujours une petite propension à élargir l'horizon, et même à l'élargir au-delà de mes connaissances pour l'expérimenter.

Y a-t-il une différence entre vos amis anglais et français ?

Maintenant, il y a une différence très nette. Les amis anglais sont morts; les amis français, pour la plupart, sont là. Les amis anglais étaient

Sonia Orwell, Jim Farrell, mort lui aussi, noyé, emporté par une vague. Il y avait deux pôles. Les amis haut de gamme, c'était chez Sonia Orwell, où j'ai rencontré Stephen Spender et de grands intellectuels. Jim, c'était un ami du quotidien. Il y a quelque chose de tragique chez tous mes amis anglais, je ne sais pas pourquoi.

Mes amis français, cela a commencé par Florence Delay. On avait 17, 18 ans. Une amie de mes parents l'a amenée à Lerici, afin que nous devenions amies. Et ça a marché. Quand j'ai terminé le lycée, mes parents m'ont proposé une année à l'étranger, soit à Paris, soit aux Etats-Unis. Parce que je connaissais Florence, j'ai choisi Paris. Il était prévu qu'ensuite je revienne travailler dans la maison de mon père. Ce qui s'est produit. Sauf qu'au bout

«La culture dont je parle dans le livre n'est pas élitaire, elle est essentielle à la vie, concerne le cœur des choses, la terre même.»

d'un an je suis repartie à Paris faire des études universitaires. Après, je suis revenue chez mon père créer une collection, qui s'appelait le «Pesanerivi», traduction du *Pèse-nerfs* d'Artaud. C'était une collection de littérature fantastique, genre qui n'existait pratiquement pas en Italie, parce que considéré de droite. Je suis à nouveau revenue à Paris. J'ai arrêté la collection quand la passion et l'invention ont commencé à s'épuiser.

Etait-il évident, quand

vous étiez enfant, que vous deviendriez écrivain et éditeur ?

Oui. Ecrivain, c'était évident, même si j'ai fait beaucoup d'autres choses. Et mon père n'ayant pas de garçon, il était évident que ses filles allaient travailler dans la maison d'édition. C'est ce qu'a fait ma sœur, jusqu'à ce que la maison soit vendue, en 1972. Moi je l'ai fait à deux reprises, et chaque fois je suis partie parce que mon père n'était pas quelqu'un de très facile. Je ne suis pas facile non plus comme éditeur, ni comme rien.

L'édition ne vous manque pas ?

C'était devenu fatiguant. Depuis que j'ai arrêté, ma santé est meilleure. C'est très dur d'être un éditeur indépendant, très anxiogène. L'anxiété a dépassé de loin le plaisir. Mais je continue à suivre mes auteurs, à travailler avec eux, avec elles.

Il y a beaucoup d'éditeurs indépendants, qui sont très bons. Et qui sont amis entre eux. Je n'aime pas la rivalité. J'ai toujours essayé de nouer des alliances, d'avoir des liens d'amitié. Nous avons fondé un groupe d'éditeurs indépendants, très militant. On se battait, ensemble. J'aime beaucoup ça, qu'on soit plutôt un bataillon. Il y a eu dernièrement une guerre entre deux salons. Milan a voulu le sien, pour contrer celui de Turin, qui est le grand salon italien; les gros éditeurs se sont associés pour gérer leur salon, et les indépendants ont fait corps pour sauver le salon de Turin, qui a été une merveilleuse réussite.

Votre livre raconte un monde révolu. Quel est le rôle de Berlusconi dans cette histoire ?

Grâce à Berlusconi, la culture italienne a chuté. C'est devenu une affaire d'élite. La culture dont je parle dans le livre n'est pas élitaire, elle est

essentielle à la vie, concerne le cœur des choses, la terre même, l'humus. Tout ce qui se passe d'horrible dans le monde est une question culturelle avant que d'être politique. Cette terrible chute de la culture, cette médiocrité qui est devenue notre apanage fait que la vie est moins vivable, et moins intéressante. Berlusconi n'a pas été un désastre pour le milieu culturel italien qui l'a refusé, bien sûr. Il a été le désastre qui s'est abattu sur la télévision et sur les journaux, sur l'édition. Il a acheté le groupe le plus important, Mondadori. Le commercial est devenu la règle. Vous avez une très belle loi [sur le prix unique du livre, ndlr] que nous avons essayé en vain de copier, contre les remises, vous ne pouvez pas faire plus de 5%, chez nous c'est 15 puis 25%. Les librairies indépendantes ferment l'une après l'autre. La mainmise de Berlusconi a été importante et concrète. C'est un homme vulgaire, qui a imposé son inculture. Les peintres, les écrivains, les philosophes dont je parle, il est difficile de les imaginer aujourd'hui vivant parmi nous.

Vous aviez les plus grands philosophes européens, en France. Maintenant... Nous avions de très grands écrivains, en Italie. Maintenant...

Un motif court dans le livre: l'émotion. Pourquoi faut-il s'en garder ?

Il faut s'en garder avec l'âge, parce qu'on devient plus fragile. On n'a plus assez de chair pour nourrir son émotion, alors elle risque d'avoir le dessus. Elle peut devenir une maladie. Il y a un moment où l'émotion peut devenir une douleur pure.

Vous parlez de votre «dépendance vis-à-vis de la beauté». N'est-ce pas très italien ?

C'est possible. Il y a les deux, en Italie. Il y a une habitude



de la beauté, et un dégoût. Vous allez dans une très belle ville ancienne, qui, de la colline, voit tout le paysage, et qu'est-ce qu'il y a juste en dessous de vous? Une décharge. Parce que justement on en a marre de la beauté. En Italie, elle va souvent avec la pauvreté. C'est un peu mon snobisme. J'ai du mal à faire sans. C'est pourquoi je vis à Rome, et non à Milan qui est ma ville, que j'aime beaucoup, qui est belle, mais évidemment à Rome je sors dans la rue et je suis éblouie par les couleurs, même si c'est une ville en déchéance absolue. Mais je ne résiste pas. Cela ne vaut pas seulement pour les villes et les paysages, ça vaut un peu pour tout.

Vous écrivez: «Le gaspillage est une constante de ma vie.» C'est un luxe?

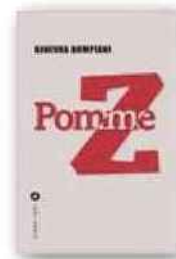
C'est un luxe, mais c'est un gaspillage. Je n'arrive pas à accumuler. Avec Anna Maria Ortese, nous nous écrivions des lettres, et elle me disait: faites attention, vous mettez des choses qui pourraient servir pour les livres. Cela ne me passe pas par la tête de préserver des choses. Je trouve qu'il y a une certaine élégance dans le gaspillage. C'est dommage, mais j'aime bien.

Sur quoi travaillez-vous à présent?

Quand je le dis, on pense que je suis folle. Sur la punition. Je travaille à un essai. Je pense que c'est un fil noir de notre temps. Il a envahi notre vie. Dans tout ce qu'on fait, il y a une sorte de rage de punition. Daech nous massacre pour nous punir, on massacre les Syriens pour les punir. L'aboutissement des polars, c'est la punition, ce n'est pas la vérité, ce n'est pas le coupable, c'est le fait que quand on tient le coupable on peut le punir. Je relis la Bible: notre histoire commence par la punition, je trouve extraordinaire que notre imaginaire se

soit donné comme histoire d'être puni.

GINEVRA BOMPIANI
POMME Z
Traduit de l'italien
par Jean-Paul Manganaro.
Liana Levi, 122 pp., 14 €.





ETRANGER

POMME Z

**PAR GINEVRA BOMPIANI,
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR
JEAN-PAUL MANGANARO**

Liana Levi, 128 p, 14 euros

★★★☆☆ C'est un dîner chez Gilles Deleuze ou ils avaient échangé des considérations sur la liberté qu'elle évoque avec le plus d'émotion. Il y a aussi l'impressionnante Elsa Morante, bourrée d'amphétamines pour pouvoir continuer à écrire. Et d'autres étoiles de la vie intellectuelle, témoins d'une époque révolue. Ginevra Bompiani, fille du grand éditeur transalpin et fondatrice de la maison d'édition Nottetempo, fait revivre avec la délicatesse et la pudeur qui la caractérisent les rencontres qui ont marqué sa vie. Pour combler le vide laissé par la disparition de ceux qu'elle se reproche de ne pas avoir su aimer à temps.

VÉRONIQUE CASSARIN-GRAND



Le passé revisité

4 mai > ROMAN Italie

En Italie, les Bompiani se sont fait une réputation dans l'édition. Le père, Valentino, a fondé sa maison qui porte son nom. Aussi n'est-il pas surprenant que sa fille, Ginevra Bompiani, ait vu défiler tout le milieu des lettres, dont Aldous Huxley. Née en 1939, à Milan, elle hérite tout naturellement de ce virus familial. Elle devient écrivaine et professeure d'université avant de créer à son tour sa maison d'édition avec un des descendants de la célèbre maison Einaudi, Nottetempo.

Le temps est justement au cœur d'un mini-récit intimiste, *Pomme Z*, comme s'il suffisait de frapper les touches de son clavier Apple pour récupérer ce qui fut et ne reviendra plus. « *La vieillesse vous arrache les choses une à une. C'est comme avancer à reculons à travers le temps. La véritable tromperie, c'est l'imagination.* » Ginevra Bompiani n'a pas l'illusion de pouvoir tout saisir dans un filet à papillons, mais elle nous livre des petites touches de son existence. « *Ma vie est remplie de choses, mais elle se tient à la périphérie de l'émotion.* »

Le fil rouge étant de belles personnalités, célèbres ou anonymes, qui ont jalonné son parcours. Autant de leçons pour rester humble et savourer les petites choses du quotidien. Ses pages rendent hommage à un bénévole dévoué, une peintre rêvant de devenir écrivain, Elsa Morante mourante, Ingeborg Bachmann pétillante ou Sonia Brownell (la femme de George Orwell) dévorée par la pauvreté. Tous possèdent « *une luminosité feutrée* » qui anime ce livre inclassable. « *Quand on se retourne en arrière et se demande pourquoi on a vécu, on omet les moments où il n'était pas nécessaire de se le demander.* »

Kerenn Elkaïm

GINEVRA BOMPIANI

Pomme Z

LIANA LEVI

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR JEAN-PAUL MANGANARO

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 14 EUROS ; 128 P.

ISBN : 978-2-86746-929-9



récit

Pomme Z ***

GINEVRA BOMPIANI

Revenir en arrière, effacer et revivre mieux des rencontres manquées, tel est le rêve inaccessible dans le réel, mais auquel parvient l'écriture. Ginevra Bompiani nous donne ainsi accès à quelques grandes figures de la littérature italienne et au-delà, car sa curiosité se joue des frontières et des sujets. Organisés thématiquement, ses souvenirs touchent par l'extrême sensibilité qui s'y manifeste avec justesse. P.My

Traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro, Liana Levi, 128 p., 14 €, ebook 10,99 €